

ASSISTER C'EST EXCLURE

fameux dossiers où s'inscrivent toutes les subventions qui vous ont déjà été accordées. Dans certains cas, vous n'aurez droit qu'une seule fois à un même type de subvention. Sous-entendu : il faut que tout le monde en profite. C'est de la générosité répressive, puisque maintenant vous n'y avez plus droit, jamais. Au programme, l'assistance devrait fonctionner pour tout le monde dans le but de n'avoir plus à assister personne. Son programme devrait être rempli s'il n'y avait effectivement plus personne à assister. Mais ce n'est pas cela du tout. En fait le programme est de dégoûter le plus de monde possible du rôle d'assisté, et de distinguer ceux qui résistent à ce dégoût, qu'elle stigmatise par son aide répétée. On vous accorde pour que vous vous retiriez. On vous assiste pour que vous vous excluez tout seul. Et si vous n'en êtes pas capable, alors vous entrez dans la catégorie des exclus-objets, par opposition aux exclus-sujets qui ont apprécié la leçon. Les exclus-objets sont les objets permanents de l'assistance, c'est-à-dire les modèles négatifs de notre société.

Nous touchons là peut-être la finalité de l'assistance, qui vous exclut du droit d'être assisté, indissociable du mérite. Elle reporte sur votre responsabilité vos ennuis. On aboutit alors au destin, hors de toute efficacité. Car si vous demeurez ce que vous êtes malgré tout ce qu'on a fait pour vous, c'est votre Faute, ou la Destinée. C'est pourquoi je dis souvent que l'assistance, d'une manière générale, sous des dehors de dévouement, organise la représentation de l'inefficacité, qu'elle fait endosser par les assistés. Vous avez déjà entendu ce son de cloche, par exemple, quand on reproche à la Jeunesse tout ce qu'on lui a ouvert comme écoles. Assister, c'est pour exclure de l'efficacité. C'est pour vous renvoyer au système des fatalités. Née d'un échec, la mesure d'assistance vous renvoie à l'Échec, prend la mesure de *votre* échec. Vous aviez perdu une bataille, elle vous fera perdre la guerre. Pour la beauté d'une débâcle où elle aura encore le beau rôle.

Jean-Paul LAMBERT.

Assister c'est exclure

PAR JEAN-PAUL LAMBERT

— *C'est une formule que vous aimez. Comme elle est difficile, et pas seulement à prononcer, il faut traduire, et la première traduction qui s'offre est qu'on assiste des exclus.*

A partir de là, on s'intéresse aux phénomènes d'exclusion, en essayant d'expliquer, de justifier ce concept car l'exclusion recouvre bien des expériences, du sentiment de solitude, par exemple, à l'incarcération scolaire, hospitalière ou pénitentiaire.

Ou bien on se penche sur les exclus eux-mêmes et les problèmes particuliers de chaque corps d'assistants.

On a beau reconnaître les effets secondaires de l'assistance, qui conduisent peu à peu l'assisté à recourir d'une manière permanente à l'assistant. Il est pratiquement impossible d'admettre que l'intention de l'assistance soit très précisément d'exclure.

Votre formule se trouve donc ou bien infléchie en banalité, ou bien transformée en boutade. Il n'y a que vous pour la prendre au sérieux, pour l'entendre littéralement.

— Une boutade, c'en était une d'abord, devenue malgré moi une évidence. Provocante, même quand on croit en avoir fait le tour. Je lui ai résisté, car elle ne fait pas plaisir ! Entre autres, en me répétant que ça ne pouvait être qu'une boutade. Maintenant, je la défends à la fois comme une vérité d'expérience et comme un passage à la limite. Les formules sont des outils. Celle-ci introduit dans notre pratique une formalisation qui en change le sens, l'innocence. Sans elle, je n'aurais jamais fait l'expérience, jamais observé à quel point il est vrai qu'assister fonctionne dans le but d'exclure, comment nous sommes établis à nos différents postes pour exclure. Sans elle, je n'aurais jamais pu poursuivre cette image du pianiste¹, qui

1. Voir « Le gai massacre », *Esprit*, oct. 1971, et « Tirer sur le pianiste », *Esprit*, mars 1972.

ASSISTER C'EST EXCLURE

me semble à présent très insuffisante. Car le pianiste accompagne le film muet sans rien créer : il amplifie tout juste le sens. Tandis que celui qui assiste est chargé de créer le sens : il est, par le seul fait d'assister, chargé d'exclure.

Au programme, naturellement, personne n'a jamais voulu exclure personne. J'entends déjà se récrier les bureaux de bienfaisance, les établissements spécialisés en tous genres, et même les juges, pour qui la mesure d'assistance idéale est pourtant trop souvent l'exclusion. Il faut soigneusement distinguer les intentions avouables, avouées, où l'on se donne bonne conscience, d'une réalité où les choses ont lieu exactement comme si on avait eu l'intention d'exclure, puisque l'exclusion s'est produite. Le procès que j'introduis est aussi délicat que lorsqu'il s'agit de décider quels sont les responsables d'une défaite, ou si ceux qu'on dénonce le sont. Ils n'ont pas voulu, mais ils n'ont pas empêché. Mais comment auraient-ils empêché puisqu'on les mandatait finalement pour une défaite en les préférant à de plus perspicaces qui en avaient vu le risque ? Quand je dis que celui qui assiste est chargé d'exclure, je veux dire qu'on se décharge sur lui de la responsabilité d'exclure. Celui qui assiste ne veut pas exclure, au contraire, il s'imagine même payé pour que tous entrent dans le rang. Mais il n'empêche pas l'exclusion, que toute son action souligne. La réponse juste, on pourrait la trouver du côté des actes manqués. Quand vous dites un mot pour un autre, quand vous cassez un objet ou le perdez, c'est le mot que vous vouliez dire, c'est la destruction ou la perte que vous désiriez. Du côté des erreurs qui nous font du bien. Mais à un moment ou à un autre il faut trancher. Je constate que l'assistance a pour effet d'exclure. Je conclus que son intention est d'exclure.

L'assistance est une politique, et comme la politique, elle ne doit pas être confondue avec son discours. Elle est ce qu'elle représente et ce qu'elle autorise. Elle représente des exclus. Elle autorise l'exclusion. Personne ne vous dira jamais que l'assistance vise à ramener les gens dans le droit chemin, l'ornière, ou à les mettre au trou, pour qu'on les voie moins. Personne n'avouera qu'elle est répressive, qu'elle fait de vous ses obligés : que cette allocation que je reçois, je dois la rembourser par mon silence satisfait, que cette aide qu'on m'accorde, je dois montrer que je la méritais. Personne n'avouera que les opérations auxquelles on se livre pour aider ont pour effet de désigner l'assisté, de le dénoncer comme tel. Il suffit pourtant d'observer avec quelle gêne on sollicite l'intervention. On sait déjà qu'elle va souligner la distance, si elle ne la crée pas. Il va falloir se justifier, s'expliquer. On

J.-P. LAMBERT

— Vous en arrivez maintenant à dire que les gens vont au-devant de l'assistance pour se sentir exclus ! Mais vous admettez que tous ne font pas autant de manières, que pour certains, être assisté n'est pas forcément être exclu...

— Parce que ceux-là n'ont pas conscience du tout d'une mesure d'assistance. Je vous ai dit : pour eux, la chose apparaît clairement comme un droit, avec la nuance d'un mérite. Ils ne font pas d'histoires parce que la conscience d'être assistés est faible. Pour eux, c'est « un prêté pour un rendu ». Pour les autres, c'est le salaire du paumé. D'où l'agressivité, en fin de trimestre, quand le mandat tarde : les voilà par-dessus le marché dans une attitude de mendiants ! La conscience d'être assisté — et par conséquent, d'être exclu, ne se produit que passés certains seuils. Quand vous appelez le docteur pour une grippe, vous gardez encore un certain sourire malgré la fièvre ! Mais quand vous devez subir une opération, demander un congé de longue maladie ? Il vous faut, en plus de la panique, prouver que vous n'abusez pas de la solidarité : donc que vous êtes vraiment malade. Mes parents d'élèves, mes élèves, abusent. Ils abusent des institutions. Des institutions qui leur répètent de mille et une façons qu'ils ne doivent pas « en abuser ». Des institutions qui fonctionnent en reliant deux pôles, deux formes d'abus : celui qui vous a frappé, le chômage brutal, par exemple, une maladie, un divorce imprévu, une réalité abusive comme il y a des parents abusifs. Et puis de l'autre côté l'abus des profiteurs, qui vous demandent sans cesse de nouvelles subventions au lieu de s'aider eux-mêmes. Aussi le moindre don est-il assorti d'une mise en garde. On veut bien comprendre, mais... Vous m'avez entraîné sur le sujet des bourses : gare aux redoublements ! Aucun rapport, évidemment, entre une mesure d'aide sociale et le redoublement, sinon dans le cadre du mérite, de la carotte. Quand un enfant est mis dans une classe spéciale, c'est aussi une grâce qu'on lui fait, pour qu'il mérite le retour dans une classe réputée, elle, normale. On ne veut pas l'assister pendant toute sa scolarité, ou sinon, c'est qu'il est exclu de la scolarité normale. L'assistance se vit comme une menace, ou s'entoure de menaces. Vous étiez ce que vous étiez, mais après ce que nous aurons fait pour vous, vous n'aurez plus le droit de l'être... On insiste d'emblée sur le fait que votre petit bain de misère, vous pourriez bien l'avoir voulu, qu'il pourrait bien vous ressembler. Ce qu'on fait pour vous est toujours un beau geste. On vous accorde, après un procès en différence, le miracle d'une aide. On vous relève. Observez aussi que les bureaux sont occupés surtout par de la mémoire : ces

ASSISTER C'EST EXCLURE

occasion de griefs réciproques. Car un jour les parents se réveillent : « Vous ne m'avez pas fourni de dossier ! — Vous n'en demandiez pas ! » Puis les papiers reviennent, mal remplis, repartent, reviennent. Série d'échanges où chacun essaie de faire porter le bonnet à l'autre. Vous vous surprenez à leur reprocher de devoir défendre leurs intérêts. Mais pour la famille, l'intérêt n'est pas où vous pensez. Elle a besoin d'argent, bien sûr, mais la question n'est pas là. La question, c'est de savoir s'ils ont vraiment besoin d'endosser ce rôle de parents de boursiers. Ils ont droit à cette aide, assurément. Mais les raisons pour lesquelles ils y ont droit leur sont présentées, grâce à ce dossier, comme autant d'humiliations. Il leur faut être dans la catégorie de ceux qui ont des enfants mais ne réussissent pas à les élever. Ils se sentent mis en accusation. On compte beaucoup sur ce réflexe de fierté des pauvres, dans l'administration. Car on pourrait parfaitement établir sans le secours des parents leur droit à une bourse, ou bien accorder automatiquement les mêmes sommes sous la forme d'une allocation familiale supérieure ou d'une réduction d'impôts, quand il y en a. Non : il faut qu'ils participent, il faut qu'ils s'agenouillent. Les familles relativement aisées font moins de difficultés. Pourquoi ? Elles ont conscience de bien élever les enfants, qui ne manquent de rien. Elles ont compris que la bourse, c'est pour ceux qui ont du mérite. On n'en prête qu'aux riches. Tandis que les autres doivent passer aux rayons X. Les familles aisées font moins de difficultés parce que leurs rentrées d'argent sont claires, parce qu'elles entrent dans des cadres, des rubriques prévus pour elles. Elles ne sont pas exclues dès le premier alinéa par le chômage du père ou la longue maladie de la mère, qui appellent de nouveaux papiers justificateurs. Mais ce n'est pas tout. Il faut voir les pauvres, après, les irréguliers, ceux qui ont eu du mal à vous rendre le dossier, quand enfin on leur annonce qu'ils ont été récompensés. Ils se retournent contre vous : alors, ça vient quand ? Ils savourent d'avance la possibilité d'un retard, d'une erreur, d'une exception injuste qui correspondrait à l'idée qu'ils ont d'eux-mêmes... Vous voyez que cette mesure apparemment anodine, les bourses, est un processus théâtral, comme toujours dès qu'il s'agit d'assistance. On peut deviner dès la distribution du premier imprimé ceux qui poseront des problèmes, les problèmes que les imprimés ont pour fonction de poser. Ils vivent la bourse comme une distinction supplémentaire au même titre qu'une infirmité donnant droit à pension, et on est bien obligé de reconnaître que la façon dont elle est distribuée est bien faite pour renforcer leur complexe d'exclusion.

J.-P. LAMBERT

ne met pas de gaieté de cœur le doigt dans l'engrenage. Même réflexe de recul, sinon de fuite, que devant le médecin quand le cas est grave : on dérange plus facilement la Faculté pour un rhume que pour une petite douleur qui dure depuis des mois. Car pour un rhume, on pourra se répandre dans le voisinage : voyez comme nous sommes sérieux, nous appelons le médecin même pour un rhume. Mais pour une maladie vague, qu'on ne saura pas nommer, pour laquelle on devra peut-être parler de fatigue, de déficience passagère, vous serez obligé de révéler que vous travaillez trop pour votre petite santé : dans quel but ? Même une vraie maladie prête à suspicion. Il y aura toujours une voisine pour déclarer que chez vous on n'a pas de santé, qu'on se nourrit mal, qu'on ne pense qu'aux loisirs et à l'automobile. Seules les maladies infectieuses passent la rampe, et de même, quand un élève ne suit pas ou se conduit mal, on en cherche d'abord la cause sur le thème de l'épidémie. On lui trouve des camarades qui ne suivent pas non plus : le virus, c'est la pionne. Ou bien il aura été entraîné. C'est une des raisons pour lesquelles je suis tellement réticent devant l'accusation globalement portée contre la Société, car tantôt on abdique devant la fatalité, tantôt on part à la recherche du vaccin, qui limite les dégâts sans plus... Enfin on se décide : à appeler le médecin, le juge des enfants, à mettre le gamin en classe spéciale, à emmener le mari en cure. La façon dont on intervient, sous la forme chirurgicale ou préventive, a son intérêt, et qui en bénéficie. Que l'aîné plutôt que le cadet entre en Perfectionnement n'a pas la même valeur, la même valence sociale. Si c'est l'aîné, on se représente déjà que tous les autres vont y passer. Si c'est le cadet, l'exclusion va s'aggraver de comparaisons : le grand a bien appris, pourquoi pas celui-là ? Une exclusion est inséparable d'un contexte : le moment, et tout ce qui précède, entoure, qui donne une signature supplémentaire mais capitale, puisque c'est la seule qu'on distingue. Et bientôt on se rend compte que la mesure était attendue, souhaitée, pour cette signature, que cette signature était son dessein véritable.

J'ai longtemps cru qu'on pouvait se placer sur le strict terrain de l'efficacité : mettre un enfant en Perfectionnement, prendre une mesure d'orientation éducative, envoyer papa se désintoxiquer, m'apparaissent comme des stratégies nécessaires, inévitables. Aussi nécessaires, inévitables, qu'enfoncer un clou ou enfiler des bottes. Mais elles ne sont pas vécues du tout sur ce terrain. La mesure adoptée est constamment rapportée dans un système de représentations. Elle n'est pas seulement utile. Elle est *bonne*, elle est *saine*. Bientôt, vous vous

ASSISTER C'EST EXCLURE

apercevez qu'une mesure n'est efficace que si elle commence par un travail de justification, d'explication, que si vous prenez soin d'opérer tous les renvois possibles à toutes sortes de signes qui sont ceux que la situation attend. Il vous faut d'abord passer par les représentations. Avoir pour dessein la signature. Ainsi, tout doucement, vous entrez, pour des raisons de plus grande efficacité, au départ, dans le jeu. Vous faites le jeu, vous êtes ce jeu, puisque vous avez, en tant qu'assistant, le pouvoir, sinon le monopole, d'orchestrer toutes les voix : celle du sujet, celles de la famille, du milieu, des institutions, des victimes, du souverain bien, de l'Ordre. Ceci est très important. Vous êtes chargé d'exprimer le cas, de l'expulser du continuum musical. Il faut qu'il devienne, comme dans un morceau de musique, l'air qu'on retient. En tant qu'assistant, c'est-à-dire en tant que chef d'orchestre, votre rôle est de donner à cet air tout le relief qu'il *mérite*. Attention : je n'ai pas dit que vous composiez le morceau ! Mais vous êtes payé pour connaître l'harmonie. Le cas, donc, devient la mélodie que la masse sonore, la masse sociale, verbale, des parents, des amis, de tous les « on » du moment, recherche. Vous organisez une parole dont l'assisté donne le sens. Sans l'exception, la règle existerait confusément, elle ne pourrait pas se révéler à elle-même. Vous exprimez l'assisté comme les pépins ou le jus d'un citron, et souvent les deux ensemble. D'où l'ambiguïté de la figure de l'exclu, porteur d'une parole qui ne peut prendre forme que dans le malheur, parce que notre esthétique, pour l'instant, le veut ainsi. En même temps qu'il est expulsé, on a besoin de lui. On a besoin de lui *pour* cette expulsion.

C'est pourquoi aussi l'expulsion est toujours une mesure conservatoire, conservatrice, qui tend à marquer l'expulsé à tout jamais, et à se prolonger. On aime d'autant mieux l'autre qu'il nous offre une représentation tragique, qu'il souligne nos impuissances. Il devient l'image de notre propre mérite ou de notre propre grâce. Notre amour pour lui est d'ailleurs proportionnel à la violence de l'expulsion, de la déchirure, de l'horreur qu'il a pour fonction de nommer. L'exclusion d'un enfant ou d'un adolescent, qui remettent en question les promesses qu'ils étaient appelés à tenir pour nous, est évidemment plus grave que celle des vieillards, qui ne représentent plus guère qu'eux-mêmes. La musique de l'assistant est plus lyrique, plus héroïque pour les uns que pour les autres. Il y a des secteurs obscurs de l'assistance, ceux que fréquente la misère d'une manière endémique, par exemple, où il est difficile de faire apparaître une mélodie franche. Dans l'enfance inadaptée,

J.-P. LAMBERT

aussi tous les enfants qu'on a failli assister, qui ont échappé à l'assistance. C'est là qu'on doit même aller voir de très près. Car on ignore, ou on fait semblant, à quelles pressions ils sont soumis s'ils veulent rester dans le rang. On fait semblant d'ignorer qu'ils sont pris tous les jours dans un bain de menaces, et que la plus petite mesure d'assistance à laquelle ils peuvent recourir, copier sur un copain, les exclut aussitôt avec un zéro ou un blâme. Le slogan qu'ils entendent le plus couramment, c'est qu'il faut *être* comme tout le monde — et faire comme tout le monde, marcher au pas sous l'uniforme, à la parade. Ils savent qu'on les guette au tournant pour les assister par une punition ou un devoir supplémentaire qui leur feront « comprendre » et qui les excluront du cercle des camarades. On ne peut pas vraiment saisir le sens de la formule « assister c'est exclure » tant qu'on ne l'a pas éprouvée là où ne se manifestent encore ni l'assistance ni l'exclusion, mais où elles sont présentes, où elles maintiennent leur pression. Quelqu'un qui ne tombe jamais n'est pas moins attentif que les autres à garder son équilibre, bien au contraire : il a seulement mieux intégré les automatismes. C'est cette masse de petits prudents, dont nous avons peut-être été, cette masse de gens terrorisés par les exigences du droit chemin, qui forment les spectateurs, qui ont besoin de voir se projeter sur grand écran leurs cauchemars, et pour qui vous n'aurez jamais assez d'assistants, jamais assez d'exclus, pour témoigner de leur propre réussite. Ce sont eux qui maintiennent la pression. Sans spectateurs, pas de théâtre. Ils sont investis d'un certain pouvoir, qu'ils ont durement conquis, dont ils ont failli être victimes, dont ils seront un jour ou l'autre victimes, et qu'il s'agit de démanteler, la logique qui crée ou recrée inlassablement des forts et des faibles.

Cette idée de pouvoir logique vous fait sourciller. Non, ce n'est pas l'idéologie, pas tout à fait. Réservez cela pour la fin... Vous dites que j'exagère et que la formule « assister c'est exclure » n'a pas grande signification dans le cas d'une mesure d'assistance aussi anodine qu'une bourse nationale. J'observe, toujours. Chaque année, donc, a lieu cette campagne nationale des bourses d'enseignement. Le dossier est particulièrement rébarbatif, malgré les simplifications qu'on n'a cessé de lui apporter. C'est à propos de lui que je parlais tout à l'heure d'un Canossa miniature. L'assistance, il faut la vouloir, il faut la mériter. C'est une course d'obstacles. On fournit d'abord un imprimé à tous les parents pour savoir ceux qui auront l'intention de demander une bourse. La moitié des imprimés s'égaré ou n'est pas retournée à temps. Première

ASSISTER C'EST EXCLURE

la classe des fous ». Du point de vue de l'efficacité, le procédé est douteux. D'abord parce que les enfants désespèrent plus vite que nous : leurs efforts, s'il y en avait encore à faire, sont paralysés. Ensuite parce que la mesure à prendre apparaît comme une relégation. Les enfants ne craignent rien autant qu'une exclusion, être boutés hors du nid, être mis hors jeu. Et notre société est très infantile, naturellement, qui excite avec constance cette sorte de panique chez tous les citoyens. Notez que l'instituteur s'implique dans la mise en scène. Lui aussi vit le drame. Pour certains, qui voient « clair » tout de suite, la mesure est automatique. Pour d'autres, il faut se l'arracher. Mais dans les deux cas, le public des normaux est tenu au courant, ce qui va de soi puisqu'on est dans le cadre d'une compétition. On prêchera l'indulgence. On se montrera au contraire très sévère — une belle occasion. On ne pourra pas ne pas passer plus de temps pour le canard boîteux que pour le commun des élèves, et on s'en excusera, et on en fera au besoin porter les conséquences sur les autres, qui doivent comprendre que le maître est occupé et comme c'est mal de l'occuper tant. Je suis persuadé que l'enseignant veut à son déviant tout le bien possible, mais c'est en lui faisant tout le mal possible, puisqu'il le provoque sans cesse à ressembler au modèle du mauvais élève ou de l'élève pas responsable. Je ne dis pas non plus que l'enseignant est l'auteur de la situation, de son évolution, mais cela démontre encore mieux ce que j'avance, puisque le théâtre est précisément fondé sur un enchaînement imparable de circonstances. Il a suffi d'un tout petit écart, et la mise en scène de l'exclusion se déroule, à quelques variantes près, jusqu'à la mesure d'assistance pédagogique en bonne et due forme.

J'observe. Dans l'exemple que je viens de prendre, il y avait un écart, et la mesure, dans le système actuel de division par âge ou par niveau, paraît s'imposer. Tous les écarts ne conduisent évidemment pas à cette sorte d'exclusion. Certains ne conduisent qu'à une assistance passagère, celle du petit cours, de la leçon particulière, du séjour à la montagne ou en maison de repos. Tous les enfants qui ne suivent pas ne sont pas forcément débiles. Celui qui bénéficie des mesures que je viens de citer se sentira néanmoins différencié. Parfois, il en tirera parti dans le sens d'une promotion, surtout si les parents sont assez riches pour dédramatiser un redoublement. Et puis les leçons particulières augmentent le prestige. C'est ce que j'appelle l'exclusion par le plafond, celle qui produit les futurs managers et qui ne manque pas, elle non plus, d'assistants, avec cette nuance que ceux-là sont chargés de refléter l'aisance. Il y a

J.-P. LAMBERT

au contraire, chaque cas est exceptionnel, et le travail social considéré comme un sacerdoce : nous sommes des chefs d'orchestre vedettes comme ceux qui conduisent un opéra célèbre.

J'aime assez, en ce moment, cette comparaison de l'assistant, du travailleur social, et du chef d'orchestre. On voudrait bien donner la parole aux exclus. Mais cette parole ne pourra jamais être vraiment la leur. Elle sera toujours une parole prêtée, ou empruntée, ce qui en fait une parole gauche, dans tous les sens qu'on voudra. Nous y reviendrons. Toujours sur le thème de l'efficacité, si on se place maintenant davantage du point de vue de l'exclu, un individu, quel que soit son âge, n'est pas une machine dont on change les pièces ou dans laquelle on injecte de meilleurs produits. Même une automobile est personnalisée. Abandonner la vôtre au garage l'affecte dans votre esprit comme un ami qui vous aurait manqué. Ce qui est vrai pour une voiture avec laquelle vous n'osez plus vous offrir sans trembler un voyage de mille kilomètres l'est à plus forte raison pour une personne qui a bu ou volé un œuf. La stratégie utilisée, pour *salutaire* qu'elle soit, est désormais dans les mémoires, et ce coefficient de souvenir grève le salut, s'il se produit, pour lui donner un caractère provisoire, un air de chance. C'est pourquoi les gens ont toujours un passé à ressasser, par lequel ils voudraient prouver, et d'abord se prouver, qu'ils ont été effectivement purifiés par leurs avatars scolaires, hospitaliers ou sociaux.

On ne peut négliger cet aspect névrotique de l'assistance. Elle vous marque. Ma thèse est même qu'elle est faite pour marquer. Voilà revenue l'idée de signature! Il nous faut donc infléchir les représentations qui gravitent autour d'une quelconque mesure d'assistance de telle sorte qu'elles aient une trace positive dans votre prochaine, inévitable mémoire. C'est pourquoi nous avons, d'instinct, si souvent recours à la mise en scène de l'accident ou de l'épidémie : pour vous convaincre que vous avez eu de mauvaises fréquentations à un moment scabreux — ce n'était pas votre faute! Si les gens ressassent tellement, c'est en général qu'il était déjà trop tard au moment de l'intervention, que celle-ci a été vécue comme une catastrophe, puisqu'on la reculait. Ils ressassent pour modifier l'image, la conscience tragique qu'ils ont de leur expulsion, pour l'effacer, en effacer le remords. Sans plus de succès que Lady Macbeth. L'encre administrative est plus tenace que du sang, et les gentillesques qui accompagnent la constitution du dossier vous poursuivent comme les Erinnyes. Mais c'est aussi une façon de taquiner la douleur, et c'est surtout le prolon-

ASSISTER C'EST EXCLURE

gement naturel du rôle qu'on leur a fait tenir. Chargés de parler par les institutions, pour les institutions, comment s'arrêteraient-ils ? Ils n'ont plus d'existence que dans, par cette parlerie qui les a un jour désignés. Ils en sont comme intoxiqués. Elle devient leur drogue, il ne tiennent plus que par elle. Et voici revenue l'idée d'emprunt, puisque drogue, c'est l'existence empruntée...

— *Dans certains cas, cela donne aussi de la bonne littérature... Je remarque d'ailleurs que les images que vous employez sont très littéraires. A quoi vous répondez probablement que ce n'est pas étonnant, puisque nous sommes en pleine littérature.*

Mais cela mériterait peut-être des précisions. Vous contestez que l'assistance ait la moindre action. Elle n'est selon vous que littérature de part en part. Vous allez jusqu'à affirmer que le travail social est théâtre, que l'action y est toujours théâtrale et ne peut ni ne doit y être rien d'autre.

Il y a tout de même un problème, car vos « exclus », ils sont bien exclus pour quelque chose ? Vous soutenez vous-même que le débile existe. Mais vous avez aussi écrit quelque part qu'on l'avait inventé...

Il serait temps peut-être que vous nous expliquiez ce que vous entendez exactement par « exclusion ». Passe encore pour ceux qu'on met en prison, pour les mouroirs déguisés que sont les maisons de vieux, et à la rigueur pour vos débiles. Mais la formule « assister c'est exclure » fait aussi des exclus de ceux qui touchent une allocation quelconque et même une bourse d'enseignement ! Vous admettez que c'est exagéré.

— Nous sommes en effet en pleine littérature, en pleine mise en scène. Je parlais tout à l'heure d'opéra, de chef d'orchestre. J'ai parlé aussi d'esthétique. Nous sommes constamment appelés à mettre en scène les passions, la fatalité, les impuissances des uns et des autres, la chance, la malchance, les grandes vertus, le vice. Ce n'est pas seulement un petit coup d'épaule, un petit truc technique que nous donnerions, comme ça, comme à un gosse qui ne sait pas placer les écrous de son Meccano. Je disais que nous sommes payés pour connaître l'harmonie. En fait de travail social, nous sommes des espèces d'esthéticiens de la société, comme pour les soins du corps ou du visage. Notre efficacité se mesure selon des critères esthétiques. Êtes-vous jamais entré dans un institut de beauté ? Nos interventions sont de ce goût-là. Nous affichons, à notre manière

J.-P. LAMBERT

plein de procédures compliquées, destinées à châtier les différences. Les onguents, les massages agressifs, les bains brûlants suivis de douches glacées, c'est nous aussi. Nous avons à réparer et notre clientèle aime le sentir. C'est pourquoi l'assistante sociale, par exemple, arbore de préférence un air dur, comme le pédagogue spécialisé ou l'éducateur barbu, pipu et lunetté, qui se cache derrière un masque mâle de visionnaire préoccupé. Les sourires de ces gens-là coûtent très cher, il faut les mériter, et ce n'est pas simple. Toutes les institutions où on assiste sont hantées par un système clos de représentations, par un rituel qui oblige l'assisté à prendre conscience de sa différence, à la polir, à la figurer scrupuleusement, exactement comme dans un salon de beauté on vous transforme en brune ou blonde d'un certain type. Dès le plus humble formulaire, on vous caricature en âge, poids, taille, situation de famille et nombre d'enfants à charge, numéro de Sécurité Sociale et adresse du dernier employeur. Cochez, biffez, complétez : ensuite on causera. On vous met enfin entre les pattes un dossier de demande, et ça recommence. Il s'agit de bien vous fourrer dans le crâne qui vous êtes : quelle gueule sociale vous avez. Après, peut-être, si vous convenez, on vous attribuera un bout de rôle. On vous met à poil, comme les recrues du contingent autrefois, avant de vous verser dans une arme ou une autre. Vous me reprochez d'exagérer : pas encore assez ! J'exagère parce que ça fait mal de s'apercevoir qu'on joue la comédie et qu'on la fait jouer aux autres. Les démarches, c'est sérieux. Dame ! Au bout, il y a un logement ou un placement quelconque. Je traduis : un changement de décor. Ou bien il y a des sous : des billets, des pépites qui crépitent comme des applaudissements. Excusez l'image baroque, mais la pièce l'est aussi, qui répète indéfiniment, avec ses files d'attente et ses imprimés à remplir, un Canossa miniature.

J'exerce dans un secteur d'assistance pédagogique où je fréquente des familles qui fournissent le gros des troupes qu'on assiste. Figurants bénévoles... J'observe. Mes élèves : longtemps avant qu'ils ne soient désignés pour entrer en Perfectionnement ou en Section d'Education spécialisée, on les prépare. On les grime en vue de les exclure du circuit dit normal. J'admets qu'ils ont des dispositions. A force d'évoluer dans des cours des miracles, on les reconnaît au premier coup d'œil, mais cela ne suffit pas. Déclarer : « Celui-là, il ne réussira pas », ce serait du racisme trop gros. On instruit donc scientifiquement leur procès en différence. On les regarde faire : ils ne font rien comme les autres. On les prévient, sous la forme d'un « tout ce que tu mérites, c'est leur classe, là-haut,